

Effets de la détention dans un quartier d'isolement acoustique

Ce texte d'Ulrike Meinhof, dans lequel elle essaie pour elle-même et pour les autres d'identifier les effets de cette aile morte, a été publié par ses avocats lors d'une conférence de presse fin février 1974. A ce moment-là, elle était, depuis le 5 février, pour la troisième fois dans cette unité, bien que cette fois avec Gudrun Ensslin, et ce jusqu'à leur transfert à Stuttgart-Stammheim le 28 avril 1974.

La période du 16 juin 1972 au 9 février 1973:

Le sentiment que la tête explose (le sentiment que la boîte crânienne va éclater, se détacher) –
le sentiment que la moelle épinière est pressée vers le cerveau,
le sentiment que le cerveau se ratatine peu à peu comme un fruit sec –
le sentiment d'être, sans cesse et inconsciemment, sous tension électrique, d'être téléguidée –
le sentiment que les associations d'idées sont constamment morcellées –
le sentiment qu'on pisse son âme hors de son corps, comme si on n'arrive plus à retenir l'eau –
le sentiment que la cellule plane. On se réveille, on ouvre les yeux: la cellule plane. L'après-midi quand il y a du soleil, ça s'arrête tout d'un coup. Mais elle bouge toujours, on n'arrive pas à se défaire de cette sensation.

Impossible de savoir si on tremble de froid ou de fièvre –

impossible de s'expliquer pourquoi on tremble – on gèle.

Pour parler de façon audible normalement, des efforts comme pour parler fort, presque comme pour hurler –

le sentiment de devenir muette –

impossible de se rappeler le sens de certains mots, sinon en devinant –

l'utilisation de sifflantes – s, sz, tz, z, sch – est un supplice insupportable –

gardiens, visites, la cour semblent être en celluloid –

maux de tête –

flashes –

construction de phrases, grammaire, syntaxe – incontrôlables.

En écrivant: au bout de deux lignes, impossible de se rappeler le début de la première –

Le sentiment que l'on se consume de l'intérieur –

Le sentiment que si on disait ce qu'il se passe, si on l'expliquait, ce serait comme jeter de l'eau bouillante à la gueule de l'autre, de l'eau en ébullition qui défigure la personne à vie –

Agressivité folle, sans exutoire. C'est le pire. Conscience claire qu'on n'a pas la moindre chance de survivre; échec complet pour essayer de transmettre cela.

Des visites, il ne reste rien. Une demi-heure après on ne peut que se demander de façon mécanique si la visite a eu lieu aujourd'hui ou la semaine dernière –

Par contre, le bain de la semaine: un moment de dégel, de repos – pour quelques heures même –

Le sentiment que le temps et l'espace s'imbriquent l'un dans l'autre –

le sentiment d'être dans un labyrinthe de miroirs déformants – vaciller –

Après: une terrible euphorie d'entendre quelque chose – la différence acoustique entre jour et nuit.

Le sentiment que le temps repart, le cerveau se dilate, la moelle épinière se remet en place – pendant des semaines.

Le sentiment qu'on a été écorchée.

La deuxième fois (période du 21 décembre 1973 au 3 janvier 1974):

Bourdonnements dans les oreilles. Au réveil, comme si on avait été roué de coups.

Le sentiment de bouger au ralenti.

Le sentiment de se trouver sous-vide, comme coulé dans du plomb.

Après: choc. Comme si on avait reçu une plaque de fer sur la tête.

Comparaisons, notions qui viennent à l'esprit là-dedans:

broyeur (psycho) –

simulateur aéronautique, où la peau de la personne est écrasée sous l'accélération –

La colonie pénitentiaire de Kafka – l'homme sur la planche à clous –

tourner sans arrêt dans une montagne russe.

Quant à la radio: ça permet un minimum de détente, comme si on ralenti de 240 à 190 km à l'heure.

Le fait que tout se passe dans une cellule qui à première vue ne se distingue pas des autres cellules – radio, meubles, en plus des journaux, livres – est plutôt une aggravation: cela contribue à rendre impossible la compréhension entre le prisonnier et les personnes qui ne savent pas ce qu'est l'isolement acoustique.

C'est désorientant pour le prisonnier également. (Le fait que ce sont des cellules blanches, c'est-à-dire des cellules sanitaires, est une aggravation de la terreur, mais due par-dessus tout au silence.

Quand on l'a compris, on peint sur les murs.) C'est clair qu'on préférerait être morte là-dedans.

Peter Milberg, qui était dans un truc comme ça à Francfort-Preungesheim ("section sanitaire vide"), a reproché par après au juge d'application des peines que celui-ci aurait "essayé" de le tuer. C'est tout-à-fait vrai que là-dedans se déroule une "exécution".

C'est à dire que ce qui se passe est un processus de décomposition interne – comme des substances qui se dissolvent dans de l'acide, qu'on peut ralentir par la concentration mais qu'on ne peut pas éteindre.

La dépersonnalisation fait partie de la perfidie. Personne, à part soi-même, ne se trouve dans cet état d'exception total.

En tant que méthode à comparer clairement avec ce qu'ils font avec les Tupamaros: en les mettant dans un état d'agitation et de tourments de mort, puis, juste avant de claquer, du Pentothal – ce qui provoque relaxation et euphorie. On s'attend à ce que le prisonnier perde le contrôle de soi. Parle.